

Laval théologique et philosophique



Leibniz et notre temps

Jaromír Daněk

Volume 40, numéro 1, février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daněk, J. (1984). Leibniz et notre temps. *Laval théologique et philosophique*, 40(1), 49–56. <https://doi.org/10.7202/400071ar>

LEIBNIZ ET NOTRE TEMPS

Jaromír DANĚK

RÉSUMÉ. — *Le mouvement de la pensée philosophique n'est pas identique ou analogue au progrès dans les sciences positives et dans la technique. Les œuvres des grands philosophes renferment un achèvement de la pensée auto-critique en soi-même. L'architectonique de l'œuvre de LEIBNIZ est la polarisation simultanée de la science et de la philosophie ; le progrès scientifique trouve son expression dans la Mathesis universalis, et le système philosophique, la monadologie, entre dans l'horizon du présent et du futur scientifiques et pratiques.*

1. La proximité de Leibniz — la réalité du XX^e siècle.

1.1. *Le mouvement de la pensée philosophique n'est pas identique ou analogue au progrès dans les sciences positives et la technique.* Le savoir scientifique, dont les débuts sont à chercher dans la pensée objectivante de l'Antiquité et dont le développement essentiel s'effectue dès le XVI^e siècle (l'époque des grandes découvertes « épistémogéographiques »), est le mouvement progressif dans le temps cosmique, représenté, ainsi que son corrélat technique, qualitativement et quantitativement par une ligne ascendante. En revanche, l'existence humaine, la liberté, la spiritualité, ces champs par excellence de la pensée philosophique, sont l'aboutissement d'un mouvement tout à fait différent : parler du progrès de l'ethos spirituel n'a pas de sens. En philosophie, la grandeur, les maxima, le sommet de l'intro-vision existent déjà à l'origine de la position des questions, des problèmes, des postulats et des horizons thématiques auxquels la postérité donne ou cherche (ou encore ne connaît simplement pas) des réponses, des approfondissements, des retours, des renaissances. Ainsi, la philosophie grecque, en particulier l'ethos socratique, est le sommet et le modèle inatteignable de la pensée ; la liberté de Giordano BRUNO, la grandeur morale de SPINOZA, la profondeur de la réflexion cartésienne, la compréhension du logos des temps futurs par Leibniz et la pureté spéculative de FICHTE, de SCHELLING et de HEGEL sont des preuves (parmi plusieurs autres) du caractère continu-discontinu de la pensée philosophique qui se traduit par le flottement éternel dans les cieux des idées, à travers les remplissements ouverts. Jamais le monde humain n'aura un philosophe plus grand que SOCRATE ; jamais la pensée kantienne se sera dépassée au sens d'un progrès objectivant et calculable d'avance ; mais aussi bien SOCRATE que KANT sont des motifs pour d'autres conquêtes de l'esprit.

1.2. *Le mystère de la grandeur du philosophe.* Entre, d'une part, l'œuvre du philosophe et, d'autre part, son temps, l'héritage du passé et le savoir objectivant, il n'y a pas de relation de causalité. Il s'agit plutôt d'une structure d'enracinement unique, d'une totalité concrète, dans laquelle le philosophe affronte l'être-là spatio-temporel, l'existence humaine, la liberté, l'être-de-soi-même, l'être du monde. Tantôt les approches sont communiquées par le langage quotidien, tantôt le silence méditatif est le seul accès aux profondeurs abyssales de l'être qui nous dépasse, de la transcendance.

Intégrée au courant historique de la pensée, l'œuvre du philosophe est unique, irréductible à ce qui la précède, ouverte sur l'avenir, critique envers le présent. Dans son unicité, son individualité même, cette œuvre n'est pas un cas particulier d'une idée générale et universellement valide : le grand philosophe est celui qui apprésente l'idée singulière dont l'universalité est dans la vérité de cette singularité elle-même, laquelle s'adresse à l'humanité par sa propre parole et ses propres symboles et chiffres.

Il faut prendre le risque d'avouer que personne ne sait quel est l'être ultime de cette grandeur singulière.

1.2.1. *La grandeur spirituelle est passagère; la science et la technique sont en progrès durable.* La singularité idéale de la pensée philosophique ne résiste pas à l'irréversible temps cosmique qui articule l'histoire ; la philosophie cède aux pressions socio-politiques et à la force réelle de l'être-là des orientations de la vie quotidienne ; les philosophes sont célébrés et condamnés par ceux qui adhèrent à la réalité temporelle de la science et de la praxis technique. Les œuvres philosophiques ne résistent pas aux passages temporels car elles n'appartiennent pas à l'objectivité de la vie historique : l'idée qu'elles apprésentent appartient à l'éternel. Les passages, les défaites, les disparitions des idées sont plutôt des apparitions, des phénomènes qui sont le chiffre de l'éternité de leur être que la tradition appelle *philosophia perennis*.

C'est grâce à ce fond latent modeste, inoffensif, fragile et passager dans le temps de la philosophie que la science et la technique entrent en l'avant-plan du processus historique. Nourries par les grands principes de l'être transmis par les messages philosophiques, la science et la technique prennent bientôt distance de ce fond ; elles tiennent à la surface du monde matériel des coordonnées spatio-temporelles, surface immédiate permettant les vérifications par l'expérience ; elles progressent avec certitude dans la connaissance du monde par le labeur d'objectivation et uniquement par ce labeur. La science et la technique oublient souvent le rôle inventeur et fondateur de la philosophie ; et elles oublient aussi l'ethos, l'architectonique humanitaire de la liberté, lorsqu'elles orientent leur progrès non seulement vers le bien-être de l'humanité, mais également vers la destruction quasi totale et l'appui d'ordre économique et communicatif des pouvoirs de terreur.

1.2.2. *Chaque époque s'adresse à une ou à plusieurs idées philosophiques ; le choix lui appartient essentiellement.* La philosophie de DESCARTES ouvre les profondeurs de l'être humain qui, au début de l'âge moderne de la science et de la technique, s'interroge sur les possibilités et les limites de sa propre subjectivité ; l'appartenance à l'être universel est le grand thème éternellement contemporain de la pensée de

SPINOZA ; KANT et le criticisme post-kantien supposent les limites de la vérité atteinte sur ces cheminements subjectivo-objectifs. HEGEL projette l'horizon de l'adhésion de la Raison historique à la force originelle de la spiritualité absolue. Chacune de ces *apprésentations* idéales est l'image, le reflet interprétatif, la saisie radicale en profondeur de la situation de l'homme dans le monde et de ses pouvoirs rationnels —un point dramatique car actuel dans le dialogue éternel de l'homme avec l'être, avec son propre être.

1.3. *L'œuvre de Leibniz s'adresse aux époques futures.* La largeur de son regard, la profondeur de sa méditation sur le fond (la quête de la « raison suffisante ») de tout ce qui *est* et de tout ce qui *vit* dans l'unicité de son essence et de son existence (« monade ») appréhendent, « réalisent » l'idée de l'homme historique et transhistorique avec le génie inventif et communicatif propre à chaque *grand* philosophe. Voici cependant le privilège de Leibniz : il a joint l'idée aussi passagère qu'éternelle de la spéculation philosophique au progrès scientifique à venir. Mathématicien, logicien, théoricien de la physique mécanique, historien, ..., il sait combiner la prospective de la durabilité progressive de la science et la compréhension des problèmes de l'être, compréhension assez courageuse pour pouvoir avouer les limites des possibilités humaines sur le plan métaphysique du « calcul divin ».

C'est ainsi que Leibniz a contribué, d'une façon difficilement comparable avec d'autres œuvres et d'autres projets philosophiques, à l'unité de la philosophie et de la science (même la science la plus moderne, comme herméneutique communicative, logique des ordinateurs, porte les traces des découvertes de Leibniz, sans parler du rôle que joue son calcul infinitésimal dans presque toutes les sciences de notre temps). Il s'agit rigoureusement de l'unité où la philosophie ne se dissout pas dans la science positive et où la science ne devient pas un projet non-fondé et illusoire du monde de la Raison.

Cette unité n'a pas été accomplie à l'époque de Leibniz. Jusqu'aujourd'hui, la polarisation entre la philosophie avec son ethos et la science technique s'approfondit vers la possibilité d'un conflit antinomique : la science et la technique, dans leur indifférence aveugle, peuvent projeter l'auto-destruction même de l'humanité dont la spiritualité, l'existence et la liberté sont des thèmes de l'*engagement* de la philosophie. La peur devant la destruction fonde l'espoir de l'éviter.

Cette unité n'est que la noble musique de l'avenir. L'œuvre de Leibniz est la « symphonie inachevée » (A. Robinet) du futur unifiant l'idéal humanitaire de la philosophie et le progrès scientifique aussi bien que technique des mesures planétaires et interplanétaires.

1.4. *L'œuvre de Leibniz est présente dans la réalité de notre temps.* À la différence des siècles précédents, le XX^e siècle a poussé la polarisation entre la science et la philosophie avec son ethos à la limite : la deuxième guerre mondiale est l'expression de la division générale de l'humanité qui a amené le conflit à la grandeur de la planète. L'âge technique a lié les continents et a contribué de façon décisive, quoique négative, à l'unité planétaire. C'est donc en notre temps que s'est créé un champ extrêmement favorable à l'unité future de l'ethos humanitaire et au progrès scientifique et technique comme possibilité éthiquement positive, possibilité alter-

native que Leibniz appelait « le meilleur des mondes ». Mais l'autre pôle alternatif demeure ; la défaite de l'ethos par la technique entre les mains du pouvoir hostile et destructeur.

L'époque de la domination des mathématiques en mesures microcosmiques et macrocosmiques, l'époque des ordinateurs et des machines calculatrices de niveau supérieur, l'époque des facilités jamais vues de la communication en général et du transport est en même temps celle des engagements universels pour la liberté, pour l'autonomie radicale de l'existence, pour l'être dans l'horizon de la Raison et de la croyance. S'annonce la possibilité de l'unification du monde historique dans la totalité spirituelle concrète au seuil du XXI^e siècle.

L'œuvre de Leibniz est éminemment présente au cœur de cette totalité communément appelée « notre temps ». Néanmoins, il est trop évident que nous ne le dominons pas, que « notre temps » de l'être-là est donné à l'humanité actuelle comme *situation de crise*. Leibniz conscient des limites de la « monade créée » aurait partagé avec patience la prise de conscience de cette réalité tragique.

2. La destinée dramatique de l'œuvre de Leibniz : les idées engagées dans le monde.

2.1. *Le courage socratique face au non-savoir*. La lettre de 1695 écrite à un ami sur le cartésianisme témoigne de la modestie et de l'humilité de l'un des plus grands savants de tous les temps¹. Les phénomènes du monde sont les chiffres de leur fond : cet enchaînement essentiel (et non seulement causal) va jusqu'aux raisons ultimes. L'aventure métaphysique leibnizienne commence là où il s'agit de dévoiler l'être substantiellement accessible dans sa fondation et de risquer de repousser les limites de l'inaccessible toujours plus loin.

Leibniz aimait ce petit récit légendaire : Le philosophe hindou, à la question sur quoi repose la Terre, répondit : sur un grand éléphant. Qui porte alors cet éléphant ? demanda-t-on. Une grande tortue, affirma le philosophe. On insista : Sur quoi repose la tortue ? La réponse fut : sur quelque chose. Lorsqu'on voulut en savoir plus sur ce « quelque chose », le *savant* déclara que la tortue est portée par « je ne sais quoi ». —Leibniz comprenait bien que sa situation n'était pas meilleure que celle des anciens philosophes. Les « vérités fondamentales » qu'il avait découvertes en psychologie, il les renvoyait à la logique. Toutefois, les vérités logiques remontent aux vérités métaphysiques, et de la métaphysique, il faut recourir à la théologie. Demeure l'ultime recours à la communication interne de la communauté omnisubjective (« monadique ») et à son extrapolation en tant que monde *objectif* : la phénoménologie de HUSSERL suivra cette indication qui n'est qu'une solution du demi-chemin.

En provoquant les questions qui résonnent plus loin que le savoir objectif-positif de la Raison historique et scientifique, questions pourtant fondées sur cet

1. « ... [on] me demanda... si je ne croyais point... que les anciens nous avoient fait monter l'escalier, que l'école des modernes étoit venue jusque dans l'antichambre, qu'/on/ me souhaitoit l'honneur de nous introduire dans le cabinet de la nature?... et je... dis : ... vous ne vous êtes point souvenu, qu'il y a la chambre d'audience entre l'antichambre et le cabinet, et que ce sera assez si nous obtenions audience, sans prétendre de pénétrer dans l'intérieur. »

immense savoir et ouvrant la voie à la croyance face au mystère de la transcendance, la sagesse de Leibniz est d'ordre socratique.

2.2. *Le savoir quasi-universel.* Leibniz est l'esprit encyclopédique. L'ordination et l'interprétation des découvertes, des projets, des démonstrations, des engagements scientifiques, des essais techniques — tout cela comme corrélat des idées métaphysiques et onto-théologiques — exigeraient un travail de la même extension encyclopédique ; le problème est encore aujourd'hui, quel genre d'équipe pourrait en saisir la complétude. Le rayonnement de l'esprit de Leibniz est l'une des apparitions mystérieuses de l'homme de la Renaissance ; il n'y en a plus d'analogon de la même force. Plusieurs, il est vrai, savaient tout de leur temps et plus encore. Cependant, à la différence de l'omni-savoir d'un Pic de la Mirandole, fondé surtout dans sa fabuleuse mémoire, Leibniz a pu descendre dans l'intimité de l'intro-vision de l'être et faire valoir la puissance des « idées innées », c'est-à-dire des thèmes pris de ce qui est propre à l'esprit lui-même, avant l'expérience du monde extérieur.

C'est surtout ce savoir catégorial, métaphysique par excellence, qui permet de comprendre les connexions d'unification non seulement entre les phénomènes lumineux et les essences — raisons ultimes et latentes, mais aussi entre le passé et le futur qui se rencontrent dans l'unicité du présent *continu*. L'idée de la continuité, si chère à Leibniz mathématicien et métaphysicien, est sans doute le motif qui légitime cette comparaison : l'œuvre de Leibniz rappelle le mythe selon lequel deux visages de Janus unifient les regards dans le passé et dans le futur.

Le savoir de cette œuvre n'est ni absolu, ni universel. L'universalité du savoir est le pouvoir abstrait, comme en témoignent les thèses universellement valides de la logique mathématique et de la métaphysique. La noblesse encyclopédique n'est que l'accès au singulier de la vie concrète dans son unicité « monadique » ; tel est aussi l'idéal cognitif de l'auteur de la *Monadologie*.

2.2.1. Par les grandioses éditions d'Erdmann (*Opera philosophica omnia*) et de Gerhardt (*Les écrits philosophiques et mathématiques*) autour de 1850 commencent la publication et la systématisation de l'œuvre de Leibniz. Les Œuvres complètes (70 volumes proposés) une fois parues (peut-être au début du prochain millénaire) contribueront à la compréhension du fond de la pensée du philosophe. (Le fond de l'œuvre est l'intégral de sa totalité et de son sens.) Les questions demeurent cependant comme il y a 270 ans : La vérité ultime des chiffres de la parole de la Caractéristique leibnizienne est-elle entièrement communicable, ne réside-t-elle pas dans cet esprit incomparable lui-même ? — L'innombrable littérature sur Leibniz (dont notre temps possède des bibliographies monumentales) a-t-elle compris ou comprendra-t-elle le message de la liberté monadique ?

2.3. *Le logos et le mythe leibniziens.* La vraie compréhension logiquement fondée, permettant de multiples vérifications et preuves, est sans doute l'un des résultats de l'accès critique à l'œuvre de Leibniz. La thèse ne vaut pas uniquement pour l'œuvre logique proprement dite, la Combinatoire, la Caractéristique, la Mathesis universalis et pour la découverte du Calcul infinitésimal et la Dynamique ; la Monadologie (thème métaphysique de la substance individuelle affirmant que la vie n'est que le privilège de l'unique et de l'irréductible dans son unicité essentielle et

existentielle) de même que la thématique objectivement scientifique ont trouvé de multiples champs d'application et de confirmation à plusieurs niveaux d'évidence.

Cependant, la totalité concrète de cette immense œuvre est l'univers difficile à délimiter, aveuglant par sa force rayonnante d'originalité, trop exigeant par la complexité de ses synthèses. Cette dimension claire-obscur a elle aussi sa vérité ; mais cette fois-ci il ne s'agit pas de la rigueur démonstrative de la vérité logique ; c'est la véracité mythique qui reflète l'unité naturelle de l'œuvre avec la communauté interprétative des lecteurs.

VOLTAIRE avait compris Leibniz comme défenseur naïf de ce monde malheureux qu'il considère comme le « meilleur des mondes ». L'expression est exacte, sa vérité est l'indice de l'espoir. L'analyse logique de cette expression mythique montre son fondement : le monde a la réalité d'existence permettant qu'il accomplisse son être comme monde humanisé, identique à l'idée apriorique de la liberté humaine et de sa dignité transhistorique.

A. ROBINET² parle de l'« usage mythique de Leibniz » dans la pensée contemporaine. Pour les philosophes français, Leibniz est là comme Mephisto dans le *Faust* de GOETHE. On l'approche secrètement, ses conseils semblent précieux (ce qu'on reconnaît timidement), mais le pacte avec lui ne sert que pour éviter le poids du destin. Et il y a trop de méfiance qui empêche toute identification avec lui. Enfin, le destin (philosophique) se fait valoir quand même. — Pour les philosophes allemands, Leibniz est là comme la servante dans les pièces de MOLIÈRE. Il est bon pour entrer au vrai moment en scène afin que la vérité apparaisse sans compromettre ou donner beaucoup de peine. — Un moment essentiel de cette vérité est la thèse sur la monade individuelle comme substance. La substance — subjectivité monadique — donne le sens au monde qui ne perd pas pour autant sa raison ontologique : l'être, la raison ultime est le fondement de l'unité de l'esprit et du monde. La polarité *monde* — *subjectivité* incite à « mythologiser » chacun des deux pôles : quel dialogue phénoméno-logique peut s'ouvrir alors entre l'idéalisme radical de la subjectivité transcendante (HUSSERL) et la version ontologiquement motivée de ce dialogue (HEIDEGGER) ! Cependant, pour Leibniz cette polarité est l'*unité* absolue.

3. Devise Leibnizienne : l'être est la raison-fondement et l'essence de l'être-du-monde est individuelle.

3.1. *Principium reddendae rationis sufficientis*. Le philosophe de l'Antiquité, en cherchant le « nexus ontologique » de quelque-chose-de-portant (« raison-fondement ») jusqu'au fameux je-ne-sais-pas-quoi (« fondement ultime ») respecta, au cœur d'une grande intuition, le principe de la raison suffisante ; Leibniz l'a formulé 2 000 ans plus tard. Si, à notre époque, les philosophes évoquent le mythe monadologique, ils le font pour légitimer, dans les contextes naturels, le cheminement critique de la vérité : la vie est la quête incessante du fondement de son étant, soit dans l'auto-conscience substantielle de la subjectivité avec l'horizon infini de son identification à l'être (HUSSERL), soit dans l'horizon de ce qui est le plus étant par son indétermination

2. Leibniz und uns, Leibniz et nous (1966).

permettant d'accéder à la détermination de l'être-là, être dans le monde soucieux des crises de sa finitude (HEIDEGGER).

La connaissance objective des causes dans le monde extérieur ; la profonde intuition des motifs dans l'intériorité humaine ; le courage de s'arrêter devant l'abîme de l'infini et de l'éternel en silence méditatif ; la décision de donner à la croyance le privilège de s'orienter vers les sources originelles de la vie, de la liberté, de l'existence — telle est l'appréhension de ce « grand principe »³.

3.1.1. *Qu'est-ce qu'exige une philosophie « ontologiquement fondée » ?* La philosophie de Leibniz puise aux origines, aux sources éternelles et transhistoriques de l'unité de l'esprit et du monde. Ces origines rappellent la quête de l'Un, du fond ultime de la vie. Si la totalité de la vie dans le monde est fondée, les vérités des jugements et des systèmes de jugements le sont aussi. Un calcul universel pourrait être accompli grâce à ce fond, par lequel le savoir revient de la pure négativité à l'affirmation du sens de la vie. Cependant, les temps modernes réduisent la signification ontologique (« vérité de l'être ») du principe de la raison suffisante à la simple causalité du regard objectivant, et la Mathesis universalis est ramenée à la pure formule qui oublie le contenu et les profondeurs de son enracinement dans l'être.

Le présent de la pensée, résumée par le grand principe, exige la *problématisation* des phénomènes causalement enchaînés, et la mathématique du Calcul rationnel, opérant avec des symboles de la Caractéristique, est l'accès aux connexions de l'être du monde. La symbolique *caractéristique*, aspirant à l'universalité d'une *Lingua generalis*, est le chiffre des ouvertures et des mystères du cosmos.

3.2. *L'idée monado-logique.* Le chiffre des langages ouverts (y compris le langage symbolique (« caractéristique ») de la Mathesis universalis) est le moyen communicatif : l'homme qui reçoit le message vient de la même source de l'être que le fond chiffré. La compréhension de l'être n'est que la vie de conscience, et la réalité de la vie consciente n'est opérée que par l'esprit individué. Le concept de monade (« Un ») exprime la réalité d'individuation propre à la spiritualité de la liberté : la monade est essentiellement libre et la liberté est la forme idéale de l'unité opérant la magnifique herméneutique du monde.

La vérité de la monade révèle : la vie est vécue par ce qui est unique, autonome, libre, irréductible et conscient de cette autonomie et de cette liberté. La vie est vécue de ses propres sources, des profondeurs de l'être de son intériorité inaliénable.

La philosophie est la monado-logie, lorsque la source véritable de la vie est vue comme substance, ne dépendant de rien d'autre que de son propre être. La liberté monadique devient la loi et la norme de la vie unifiée en soi-même qui affronte le tragique du monde extérieur par la force de sa vérité intérieure.

3.2.1. *Le monde n'a le sens que pour la conscience monadique : sa structure essentielle est individuelle.* L'héritage spirituel de la métaphysique leibnizienne signifie

3. « ... im Blick zurück auf das, was Leibniz denkt, können wir das gegenwärtige Zeitalter, das man Atomzeitalter nennt, als jenes kennzeichnen, das von der Macht des principium reddendae rationis sufficientis durchmachtet wird. » (Heidegger, *Der Satz vom Grund*.)

l'identification du sens du monde avec la conscience individuelle de la monade — principe de l'humain libre dans le monde. Le *sens* du monde est la totalité de ce que le monde *est* pour l'homme : la vie et la mort ; le bien et le mal ; la beauté et la terreur ; la finitude aussi accueillante que menaçante et l'infinité silencieuse. La structure essentielle du monde reflète l'unicité de la conscience : par la multiplicité des monades (principes de la vie subjective face au monde) le monde acquiert le sens universel des unités irréductibles d'engagement vital, la validité objective, l'accessibilité pour chacun.

La structure du monde est individuelle, son être est la liberté.